

The logo for IRS, consisting of the letters 'IRS' in white on a red square background.

Grand Retour

Par le Dr. Ian PEART,
Royaume-Uni

HISTOIRE DE DEUX VILLES : L'AGHDAM PERDUE ET L'AGHDAM RETROUVÉE



Le fruit défendu est toujours le plus attrayant, et deux autres raisons animaient ma volonté de voir une ville qui avait été sous occupation arménienne durant les vingt premières années de mon séjour en Azerbaïdjan.

La première remonte à 2011, quand j'avais interrogé des survivants du massacre de Khodjaly de 1992, sur la façon dont ils avaient finalement atteint Aghdam, *la sécurité*, après leur effroyable et glaciale randonnée nocturne de février à travers une rivière, sur des collines boisées et sous une pluie de balles. J'avais également entendu des journalistes, témoins de leur arrivée dans cette ville prospère. Je ne pouvais ni oublier les récits des survivants, leur résilience, ni les mots d'un journaliste français de Reuters qui m'a dit qu'Aghdam « ... *était verdoyante, je me souviens, elle était si verdoyante.* » Elle-même envahie en juillet 1993, Aghdam, de l'avis de tous, n'avait su résister sous l'occupation.

La deuxième réside en ce lien avec la ville, forgé en assistant le journaliste américain Thomas Goltz pour la réalisation de son documentaire *On Aggregate: Champions without a Home* (2015), sur l'équipe de football du Karabakh, chassée de son stade Imaret (ndt : Palais) à Aghdam par les forces d'invasion arméniennes. Malgré tout, l'équipe s'était reformée à Bakou et affrontait certaines des meilleures équipes européennes, disputant même les phases de groupes des compétitions de l'UEFA. J'adore le football et, comme les fans d'autres équipes azerbaïdjanaises, je suis transporté par l'esprit indomptable du Karabakh alors qu'ils jouent leurs matchs européens avec un soutien enthousiaste et tonitruant. Le comportement et les exploits de l'équipe à travers le continent en ont fait tout autant que n'importe quel autre événement pour sensibiliser à l'occupation et au sort du million de réfugiés et personnes déplacées qui en résulte.

Naturellement, lorsque les Azerbaïdjanais, fatigués des provocations et de trente années de tergiversations infructueuses par des médiateurs officiellement nommés, ont repris leurs terres à la fin de 2020, j'avais hâte de visiter cet endroit qui avait été crucial pour ces personnes qui m'avaient tellement impressionné.

Donc, un appel, le 15 novembre, était exactement ce que j'attendais. Jeffrey Werbock, musicien américain, revenait pour réaliser une suite à son documentaire *Young Voices, Ancient Song* (2016), qui retrace la survie de la musique mugham traditionnelle parmi de jeunes réfugiés et déplacés azerbaïdjanais. Le retour de Jeffrey impliquait une visite à Aghdam le lendemain. Est-ce

que j'aimerais y aller aussi ? Le 16 novembre, debout à 6 heures du matin, nous partons en compagnie de Mikael Silkeberg, photographe-documentariste suédois.

Premier arrêt quatre heures et demie plus tard à Guzanli, où vivent un certain nombre de personnes de Khodjaly et d'Aghdam, dans l'attente de rentrer chez elles. Après notre visite à Asger Asgerzade, jeune chanteur dans *Young Voices, Ancient Song*, nous nous sommes rendu au Aghdam Music College de la bourgade, où Asger est maintenant enseignant. Là, un chœur, de Jeffrey au kamantcha [ndr : instrument à corde traditionnel de la famille des vièles] et du chant d'Asger, nous a revigorés avant d'entamer notre dernière étape vers ce qui était autrefois la ville d'Aghdam.

J'avais vu des images du peu qui restait de la ville, c'est vrai, mais comment décrire le choc de se trouver là, en personne, au beau milieu d'une dévastation de cette ampleur ? Des pensées diffuses me viennent à l'esprit... « Comment ? » « Pourquoi ? » Sorti de ma torpeur, je me questionnais : « Comment quelqu'un a-t-il pu faire ça ? À toute une ville ! Une ville si verdoyante... » J'admets que j'avais pensé que les rapports que j'avais lus sur le fait qu'il s'agissait de *l'Hiroshima du Caucase* étaient, pour ainsi dire, exagérés. Et, très honnêtement, je ne me souvenais pas avoir vu d'images correspondant à ce qui se dévoilait sous mes yeux. Je ne pouvais pas penser à une meilleure expression pour décrire ce désastre, l'anéantissement brutal d'un centre de civilisation humaine. La scène était une d'une totale désolation et mon esprit dévasté. Alors, je recommençais à essayer d'imaginer le « comment » et le « pourquoi » d'un tel acte. « Pourquoi ? » « Pourquoi les Arméniens en voulaient-ils tant à cette terre ? Au prix de 30 000 vies (des leurs et de celles d'Azerbaïdjanais) et de plus d'un million de personnes chassées de chez elles... Pourquoi ? S'ils n'allaient que tout détruire pour que personne ne puisse plus vivre ici, pourquoi ? Qu'avaient-ils donc en tête ? »

Jeffrey était décidé à jouer devant le théâtre national d'art dramatique d'Aghdam. Et ce moment n'a fait que renforcer encore plus l'intensité de la scène dont j'étais témoin. Une photo de ruines, d'arches ou d'une partie de la façade du théâtre, semblant relever du miracle, peut donner une idée de la dévastation. Mais là, s'opérait un mélodrame détonnant. Alors que Jeffrey oscillait son kamantcha et qu'Asger, invoquant le ciel, chantait, le grondement du balai des camions sur des chantiers de construction couvrait leur prestation, en dépit des efforts de notre escorte officielle pour détourner les

De gauche à droite : Ian Peart, Mikael Silkeberg, l'heureux père d'Asger et Jeffrey Werbock



véhicules de notre zone. Certes, la destruction et le dépeuplement avaient été infligés à Aghdam et à ses maisons de la culture, mais, contraste frappant, sa reconstruction et sa réhabilitation étaient déjà en cours pour

la rendre habitable, qui plus est, avec un accompagnement musical fier et stimulant.

Mais, tout comme *la verdure* qui avait tant impressionné le journaliste français, les bâtiments dans lesquels les survivants de Khodzaly avaient trouvé refuge se faisaient rares. Une fois la musique enregistrée, j'ai demandé, non pas sans une certaine appréhension, si nous pouvions voir le terrain de l'équipe du Karabakh.

Le stade Imaret porte le nom du palais d'été voisin de Panah Ali Khan, fondateur du khanat du Karabakh au XVIII^e siècle. Miraculeusement, le palais a encore quatre murs et un toit. Il semblerait que ce soit uniquement parce que quelqu'un avait besoin d'une écurie pendant l'occupation. Et d'une redoute militaire pour repousser les tentatives azerbaïdjanaises de récupérer les terres. Nous n'avons pas pu entrer à l'intérieur, la bâtisse étant encore trop dangereuse, mais on nous a assuré que le palais avait été dépouillé de tout ce



Au pied des ruines du Théâtre national d'art dramatique d'Aghdam Jeffrey Werbock joue du kamantcha et Asger Asgerzade chante

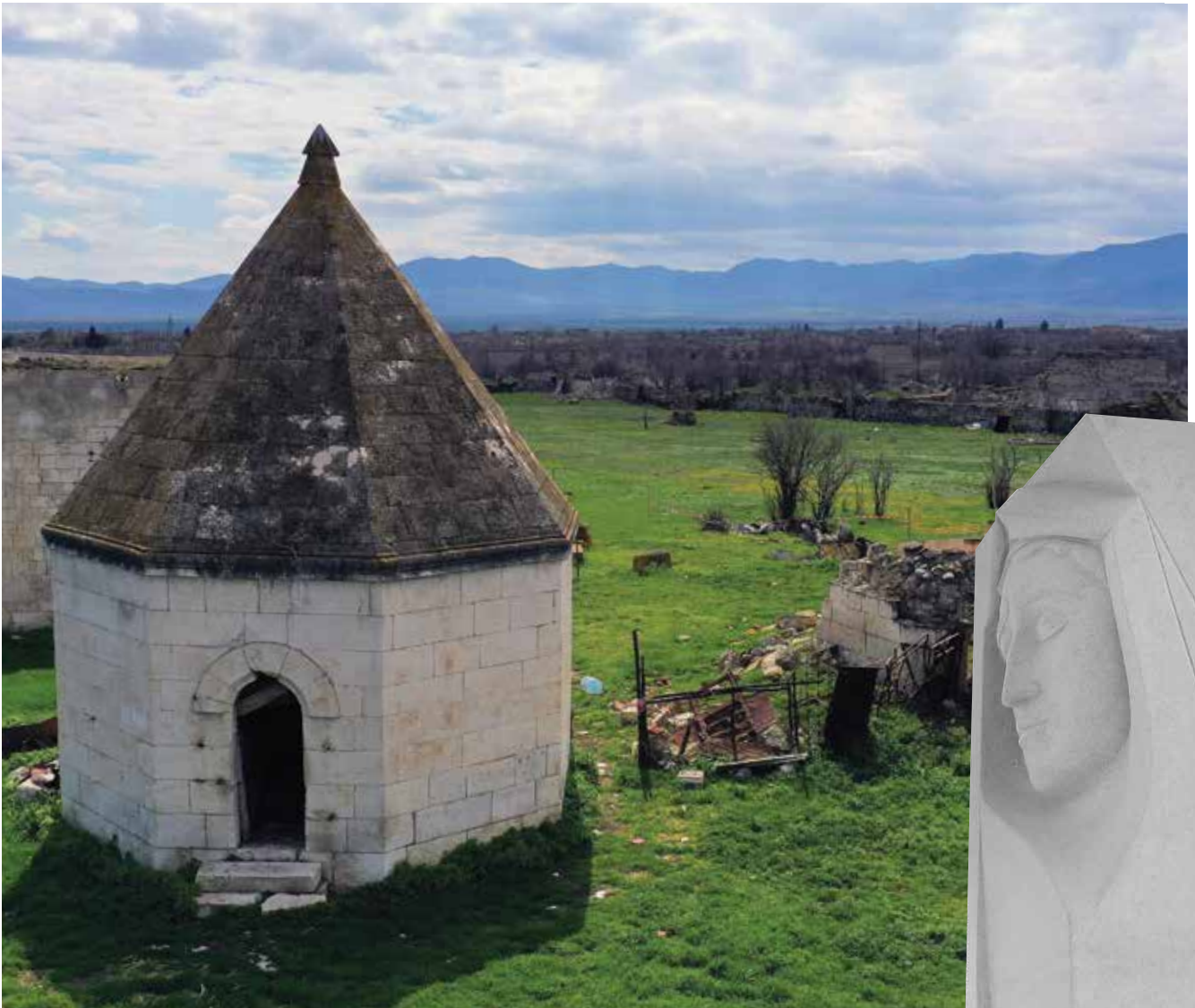


qui en valait la peine... D'un côté du palais, se trouve un petit cimetière où subsistent des vestiges de la tombe de Natavan, fille du dernier khan du Karabakh, poétesse, philanthrope et organisatrice d'assemblées littéraires à Choucha, capitale des khans. Inutile de dire que la statue commémorative, qui autrefois surplombait la tombe, avait été brisée en mille morceaux. Tombe profanée, également creusée et vidée de ses ossements ! Et dire que les Arméniens prétendent être l'une des premières nationalités à être devenues chrétiennes... Pardonnez mon ignorance, chrétiens ? Mais quels chrétiens ?

Une reproduction de la statue originale se dresse maintenant sur ce qui était autrefois la tombe d'une femme connue pour sa culture et sa bienveillance. À certains égards, c'était la révélation la plus choquante pour moi. Alors que je me tenais devant ce lieu, j'essayais intérieurement de rationaliser : « Eh bien, des bâtiments peuvent être détruits parce que leurs matériaux étaient nécessaires à d'autres fins ; une statue peut être brisée dans un accès d'orgueil après une victoire militaire ou pour éliminer des preuves d'existence de la culture azerbaïdjanaise sur le terrain, mais quel est le but de passer du temps et de l'énergie à creuser et à retirer les os de la tombe d'une femme philanthrope ??? » Je n'ai pu trouver plus fort que le mot *barbarie*.







Me ressaisissant, je me suis rendu de l'autre côté du palais pour y découvrir une zone ouverte d'herbe touffue avec une légère crête bordant un côté : le stade Imaret. L'équipe du Karabakh y jouait devant ses fans enfiévrés jusqu'à ce que les bombardements d'artillerie l'en délogent en 1993. Quoi qu'il en soit, ces joueurs ont quand même remporté le championnat d'Azerbaïdjan cette année-là. Après le retour d'Aghdam sous le contrôle de l'Azerbaïdjan, la première tâche sur le site de l'ancien stade, comme dans la majeure partie de la zone occupée, a été d'éliminer ce qui semble avoir été la principale culture plantée par l'envahisseur : la mine terrestre. Des centaines de milliers de mines...

Sur le long trajet du retour vers Bakou, mes pensées étaient d'abord désespérées face à l'ampleur et au type de destruction que j'avais vus, hantées par tous ces

« Pourquoi ? » Bien que le vandalisme de la tombe de Natavan me soit resté inexplicable, je suis finalement revenu à l'image de Jeffrey Werbock et d'Asger Asgerzade jouant et chantant, avec pour toile de fond ces dizaines de camions transportant des matériaux de construction, et à la vision des victoires européennes de l'équipe du Karabakh. Enfin, contre toute attente, je restais persuadé que la créativité et la reconstruction triompheraient du saccage sans âme dont j'avais été témoin. ❀